

À la découverte des Carnavals de montagne

Évolène et son Carnaval

Gisèle Pannatier

CHARGATAYE

Dumèinze an fé foûra lè mâske ! Koûme toui lè-j-ann, lù karnavâ a igthà ënsonnâ lo nê déi Rouêïss. Ènn Olèïnna, di lo chich dè janvyé n'èth ën tèïn dè karnavâ.

Au soir du 6 janvier, un déferlement saisissant de sonnailles a submergé la longue nuit : à l'instant même, Évolène s'est plongé dans le Carnaval, y'an ënsonnâ lo karnavâ. Désormais, la finition des costumes et les sorties des masques (n. f. personne déguisée, du patois *mâska*) rythment la vie sociale. Après les fêtes familiales et religieuses de Noël et celles du Nouvel An, nous voici immédiatement propulsés dans une autre période festive de l'hiver : les réjouissances carnavalesques. Les soirées villageoises s'animent au gré de l'irruption des



Évolène s'est plongé dans le Carnaval

(photo Carlo Ghielmetti - VS)

patôye qui surgissent par vagues au détour d'une *tsavàche* et envahissent la grand-rue dans un vacarme assourdissant de sonnailles. La lame bruyante traverse tout le village et répand le charme saisissant du carnaval. Quand approche le temps de carnaval, la pression du quotidien s'estompe : à Évolène, aucun jeune ne pense ni ne travaille normalement. La préparation et l'arrivée des masques cristallisent toute la tension. Carnaval constitue une clé de voûte dans l'univers coloré, sonore et symbolique de la vie évolénarde.

Dans le cadre de la manifestation organisée à Aoste pour ce carnaval 2008, Évolène vous invite à un parcours dans son carnaval. Pour l'occasion, une délégation d'une cinquantaine de personnes présente quelques facettes significatives du carnaval d'Évolène. Assurément, les relations entre Évolène et Aoste – ou plutôt entre Valdôtains et Évolénards – appartiennent au réseau privilégié de l'imaginaire collectif : même fidélité et même fierté à l'égard du patois, même attachement à la terre et à la montagne, même passion pour les *chonalyeù*, les reines, similarité des coutumes et des modes de vie, richesse d'un patrimoine commun, vitalité du carnaval, environnement naturel comparable, tout contribue à définir véritablement une communauté humaine qui, en réalité, passe par-delà la chaîne des Alpes. De part et d'autre de la montagne, on se sent profondément *déi mîmo* : en témoignent encore les récits mémorables de passages du Col de Collon, véhiculés par la mémoire collective.

UNE RUPTURE DANS L'HIVER

La période du long hiver passé sous un manteau de neige comporte de tout temps une rupture où repas généreux, accompagnés de danses, de musiques et de déguisements égalaient les gens. Mais le carnaval ne se résume pas à une fête, il est d'abord rituel ou passage. Ce temps, qui s'étend de l'Épiphanie au Mercredi des Cendres, unit le profane au sacré. Fixé à l'entrée du Carême, il prépare l'éclosion du printemps et la montée vers Pâques. Dans certains patois, le *carême entrant*, *karmintran*, désigne le carnaval ; à Évolène on ne connaît que le nom *karnavâ*, du français 'carnaval', qui vient de l'italien 'carnevale'.

Avec le carnaval se vivent des réjouissances issues des anciennes fêtes d'hiver. Dans un temps de sols gelés, de repos de la nature, dans une période de longue obscurité et de silence feutré, la vie se concentre *dedûnn*, à l'intérieur ; ces fêtes font rayonner à nouveau la vie extérieure et projettent l'individu *defoûra*, au-dehors et sèment espoir et ivresse. Avant que la nature ne s'éveille au soleil printanier, avant le renouveau, un profond chamboulement doit s'opérer. Le carnaval est aussi l'occasion d'un règlement de comptes. Il s'agit d'une représentation du chaos, surtout marquée par un déchaînement bruyant qui signe le passage de l'hiver au printemps, de la mort à la vie, des forces du mal à celles du bien. Carnaval apparaît comme un exutoire, même si les comportements ne sont pas toujours



Le Carnaval est un rituel

(photo Carlo Ghielmetti - VS)

orgiaques ou dangereux. Toutes les expressions du carnaval manifestent la vitalité et la fantaisie.

Comme toute fête, le carnaval nie la réalité quotidienne, il instaure un temps pendant lequel il est loisible de s'affranchir des principes et des contraintes habituelles. Il permet d'outrepasser les règles morales et sociales. Il autorise les outrances et fait basculer les frontières. Inscrit dans une dynamique de vie et de mort, le carnaval fait ressortir avec force l'interrogation fondamentale devant la mort ainsi que le rapport du vivant et des morts. Durant cette période, d'aucuns visitent les morts. La quête du sens s'effectue aussi pendant carnaval, mais sous un mode apparemment burlesque ou déagagé.

Durant le carnaval, certains interdits volent en éclat. Si, au cours du carnaval, l'espace villageois appartient aux masques, il subsiste un lieu inaccessible, c'est l'église et le cimetière qui se trouvait au sud de l'église. Le porteur du masque n'entrait pas dans l'édifice sacré, sous la peine que le masque reste à jamais collé au visage. De même, l'individu masqué ne se promenait pas sur la terre bénie du cimetière. Ailleurs, les masques s'entendent, dans une forte connivence, pour l'occupation de l'espace public. Durant ce temps socialement déterminé, les

masques sont les maîtres. Il n'y a encore que deux ou trois décennies, le public ne traînait guère dans la rue centrale quand les masques étaient sorties.

SOUS LE SIGNE DE L'ABONDANCE

Le temps de carnaval ne concerne pas exclusivement les personnes déguisées. Au contraire, il marque de son empreinte toute la vie sociale en ce qu'il se place sous le signe de la tension entre l'abondance et la privation. Certes, cette opposition s'affaiblit actuellement, mais la période de carnaval se reflète encore dans ses saveurs particulières et le patrimoine culinaire des grandes potées familiales.

Dans l'économie montagnarde, la viande de cochon constitue l'un des fondements de l'alimentation. Au cours de la seconde partie de l'hiver, le carnaval se détache du reste de l'année non seulement par les jeux auxquels il donne libre cours, mais aussi par le choix d'une nourriture plus grasse qu'à l'accoutumée. Avant le carême, dans les habitudes culinaires, le *karnavâ* revêt une importance quasi emblématique. Carottes et choux conservés dans la fraîcheur de la cave, viandes, jambons et saucisses séchés au galetas : voilà des ingrédients propres à la préparation des mets susceptibles de défier les froidures de l'hiver. Avant la période maigre du carême, le carnaval bat son plein avec son abondance de nourriture et ses potées, composées de lard, de jambon, de saucisses, de viande salée, de pommes de terre, de carottes, de choux et de poires. On appelle communément cette potée, *lo karnavâ*, – c'est-à-dire le carnaval – tant elle est caractéristique de ce moment de l'année. Les jours gras de carnaval contrastent avec les jours maigres du carême : viande contre hareng fumé, ribote contre jeûne.

LE CARNAVAL, UNE COMPOSANTE DU PATRIMOINE CULTUREL

Le carnaval reste fondamentalement un rite dont certains traits perdent de leur force symbolique et de leur sens dans la civilisation moderne. Il n'en demeure pas moins qu'aujourd'hui, le carnaval relève du patrimoine culturel. D'abord, il s'inscrit dans la culture matérielle de notre région avec la pluralité et la typicité des déguisements, avec la diversité des masques, la multiplicité des manières de produire du bruit et aussi avec les savoir-faire qui se transmettent, notamment dans l'art de fabriquer les visagères (n. f. du patois *vuzajyeùre*, masque), de coudre les divers costumes ou encore de sélectionner les motifs carnavalesques. Il appartient simultanément au patrimoine immatériel avec ses significations, ses coutumes, sa fonction. Dans sa surabondance, le carnaval manifeste l'élan vital d'une société, un exorcisme contre la mort. Dans ce sens, les carnivals de montagne, de nos montagnes, aident à mieux définir une civilisation alpine.

C'est le temps où se déploie une grande richesse folklorique, au sens premier du terme **folklore**, en ce qu'il désigne les manifestations d'un peuple, et non une production sélective et orientée vers le regard touristique. Dans nos carnivals, les traditions les plus anciennes se perpétuent, côtoyant des innovations, comme le cortège structuré du dimanche de carnaval, où défilent des groupes costumés.

Périodiquement, le carnaval est remis en question en raison des débordements. Des voix s'élèvent pour évacuer le carnaval de la société. D'aucuns se plaignent du tapage nocturne, et en 1895, les autorités communales ont tenté d'interdire le déploiement du carnaval à Évòlène. Malgré ces tentatives d'éradication, le temps de carnaval culmine toujours entre le jeudi gras et le mardi gras. Cette période constitue un moment fort, en particulier dans la vie des jeunes gens.

FONCTION DE LA VISAGÈRE

Jusqu'au milieu des années 1960, les jeunes gens surtout circulaient dans les rues, portant un masque et agitant bâtons, sonnailles fêlées ou provoquant du bruit en secouant des boîtes en fer blanc. Après la tombée de la nuit, les sonnailles se taisaient et les jeunes gens changeaient leur déguisement. Ils se masquaient *èn zènn* (de manière élégante) : un costume de pierrot, un fringant pourpoint militaire très prisé, un vêtement évoquant un métier ou un personnage. Ainsi attifés et entraînés par un instrument de musique, ils se rendaient, en groupes, de maison en maison où musiques et danses égayaient la jeunesse. Par le masque, le carnaval invite à évoluer temporairement dans un univers parallèle et différent du vécu.



Visagère du diable rouge
(photo Carlo Ghielmetti - VS)

Grâce au masque du carnaval, l'identité se démultiplie, il est possible d'adopter une autre pendant un temps défini. Le masque recouvre la personnalité et fait émerger une autre, suscitant la confusion. Les masques en bois peint colorent spécifiquement le carnaval évolénard. Dans les années 1960, il ne circulait guère qu'une dizaine de masques, surtout le *moûrro dóou tsatt*, le chat, le lion, le chien, et la figure de l'homme. Le bestiaire fournit les motifs de prédilection, manifestant la force animale.

Avec le masque, conventions sociales et réserve habituelle disparaissent, le masque de l'hypocrisie tombe. Place à la satire et à l'humour ! Aujourd'hui, les sculpteurs de masques se sont multipliés et les sources d'inspiration diversifiées. Depuis les années 1990, on trouve aussi des masques modernes représentant des monstres du cinéma fantastique et des groupes de hard rock.

Pas de carnaval sans masque, pas de masque sans sculpteur ! Depuis le début de la soirée, il travaille au ciseau à la fabrication d'une visagère.

RENCONTRE AVEC HUGO BEYTRISON, SCULPTEUR

Natif d'Évolène, Hugo, comme la plupart des jeunes du village, a toujours participé activement au carnaval.

Q. – *Hugo, tu connais bien le carnaval, comme le définirais-tu ? Que représente le carnaval pour toi ?*

R. – C'est un moment de déchaînement, de folie, de convivialité et d'ironie dans un monde de plus en plus rapide. C'est la soupape qui permet de relâcher la pression accumulée sur le reste de l'année.

Q. – *Tu sculptes des visagères. Depuis quand travailles-tu avec le ciseau pour fabriquer des masques ? Quelle est ta motivation dans ces sculptures ? Comment choisis-tu les motifs que tu représentes ?*

R. – Dès que j'ai commencé à m'empêcher avec une bande de copains à 15 ans, c'était un de nos rituels de passage à l'âge adulte.

Les anciens masques ne me permettaient pas de me confronter au monde des adultes avec toute la violence que je ressentais. J'ai donc fabriqué des monstres plus effrayants, des animaux encore plus forts ou qui avaient d'autres pouvoirs pour m'aider à fuir tous ces mauvais esprits.

Et puis la reconnaissance que m'ont apportée mes sculptures m'a également permis de trouver ma place dans la société.

Q. – *Est-ce que tu perçois une évolution dans les masques que l'on rencontre à Évolène ?*

R. – Au début, les visagères étaient évocatrices, chaque sculpteur n'en fabriquait que quelques-unes. Depuis les années 70, la sculpture s'est professionnalisée et les sculpteurs ont perfectionné le masque en lui donnant un aspect plus réaliste.

Pour ma part, je cherche à donner à mes masques une apparence plus vivante.

Q. – *Peux-tu décrire ton activité dans la réalisation technique d'un masque ?*

R. – J'utilise un bloc de bois collé ou brut en arolle que je dégrossis à la tronçonneuse et que je sculpte aux ciseaux. Ensuite, je le termine avec de la peinture acrylique. Selon les modèles, j'y ajoute des cornes ou des peaux de bêtes.

Q. – *Comment vois-tu l'avenir du masque sculpté pour le carnaval ?*

R. – Je lui souhaite un avenir aussi long que possible, bien entendu, il évoluera en même temps que les personnes qui le vivent. À mon avis, Carnaval vivra tant que la société en aura besoin, ce qui n'est pas prêt de changer...



Q. – *Tù kònye byèin lo karnavâ, véi-thu na parèntâ èntre Ôtha è Volèinna po lo karnavâ ?*

R. – Y'è lù mîmo trê d'union k lé a èntre lè nou-thro patouê. Kann oun devîje lo patouê avoué karkoun, oun chè chèn bunéije ènsèimblo, oun pou chè lachyè alà, oun chè chèn koume tchyè nó.

Hugo Beytrison, sculpteur
(photo Carlo Ghielmetti - VS)

SURGISSEMENT DES *PELUCHE*

Dans les manifestations carnavalesques, les *patôye*, qu'on dénomme plus communément aujourd'hui les *pelûche*, symbolisent véritablement le carnaval du village d'Évolène. Leur costume se compose de différentes peaux de bêtes dont la préparation, le salage, exige beaucoup de temps. Dès les boucheries de l'automne, après le temps de la chasse, les jeunes gens s'occupaient de cette préparation. Aujourd'hui, ils en achètent souvent déjà préparées. Les peaux de chèvre, de chamois et de renard sont appréciées, en particulier la souplesse de celle du chamois. La peau de cerf, quelque peu rigide, n'est employée que pour les côtés. Les peaux souples conviennent spécialement pour la couverture des manches. Le travail de couture d'un costume occupe plus de deux heures. Les peaux sont attachées l'une après l'autre sur une solide veste.

Le costume authentique comporte des peaux non tannées. Jusque dans les années 1950, la fibre produite par la toison du mouton était si précieuse pour la vie domestique que la majorité du complet se composait de peaux provenant de la faune sauvage. Actuellement, la peau de mouton est surtout intéressante par son volume et par la stature imposante qu'elle confère, elle est cousue de manière à fermer le costume et à reposer sur les épaules. Elle constitue près de 70% du costume. Un costume de *pelûche* dure longtemps, ceux qui se masquent sont attachés à leur ensemble, ils pratiquent les raccommodages nécessaires et, quand la veste est défaite, les mêmes peaux sont transférées sur une autre base.

Les *pelûche* portent un impressionnant masque en bois et courent dans les rues, bousculant les passants. Généralement, les *patôye* portent un masque figurant un animal. Agitant leurs sonnailles, ils s'élancent à la poursuite du public, surtout des enfants et des jeunes filles effrayées. Seule la place du cimetière autour de l'église leur était interdite. Ailleurs, ils s'imposent en maîtres. Le carillon des sonnailles après le solstice d'hiver annonce déjà l'autre musique des sonnailles, celle que produira la sortie des troupeaux au solstice d'été. Toute l'atmosphère vibre au tintement des sonnailles. En un clin d'œil, les *pelûche* surgissent de partout et occupent l'espace de la soirée.

SÉQUENCE AVEC LES *MARYE*

Les origines d'inversion de l'ordre social sont très lointaines. Le propre du carnaval, c'est le simulacre. L'individu masqué joue un rôle, celui qui dérive du masque et du vêtement. Le masque déstabilise l'interlocuteur ou le passant non masqué et cache le personnage social de l'individu masqué. Les repères s'effondrent, la peur s'installe.

Dans le carnaval, le déguisement ne constitue pas une tromperie, il est parodique. Se transformer en un autre, c'est se rapprocher du pouvoir des dieux, se

libérer des contraintes et acquérir une forme d'existence nouvelle. Le carnaval est une période de divertissement où la distribution des rôles est renversée. Le personnage se promène masqué et accomplit ou explore ce qui est impossible en temps normal. Les conventions et les règles sociales sont transformées. L'homme masqué n'assume aucune responsabilité dans la durée. Le Carnaval manifeste l'éclatement temporel, il est tout entier dans l'instant.

Aux Haudères surtout, on rencontre *les Màyre*, personnages inspirés du fond de la vie quotidienne, hommes portant le costume traditionnel féminin, souvent avec le chapeau de paille. C'est avec bonhomie que ces personnages abordent le public, prodiguant des conseils, racontant leurs soucis ou donnant des nouvelles. Ce sont des figures positives du carnaval. Ce soir, ces charmantes personnes ont effectué le voyage à Aoste, caressant l'espoir d'y rencontrer l'âme sœur. Avec humour et aisance, *les Màyre* traversent l'espace du public et improvisent un défilé de mode.

PRÉSENTATION DE L'EMPALYA

Le carnaval se révèle hors norme, il fait exploser les limites, celles des conventions et celles des corps. Le carnaval représente aussi l'homme sous un



angle inhabituel. Le carnaval c'est un peu le temps du **surhomme**, notamment dans la représentation évolénarde du géant, que nous appelons *l'empalyà*. Les *empalyeù* effectuent leur sortie le dimanche de carnaval. Ce jour-là, un bon groupe de jeunes gens – entre quinze et vingt-cinq – *ch'empàlyon* (s'empaillent). Pour ce déguisement, il convient de choisir de la paille de froment longue afin d'entourer les membres. L'empailleur imprime une torsion à la paille qu'il prépare par grandes poignées avant de les disposer correctement.

Un costume cousu avec de la toile de jute retient la paille. Les empailés préfèrent les masques humains et portent souvent un cha-

L'empalyà

(photo Carlo Ghielmetti - VS)

peau. Selon le schéma d'inversion du carnaval, ils adoptent le balai comme attribut, non pour nettoyer mais pour maculer. Avec leur stature de géant et leur démarche nonchalante, ils se plaisent à asperger malicieusement le public à l'aide du balai de riz. Traditionnellement, l'empaillé porte un masque d'humain ou de diable plutôt qu'une figure animale.

Durant la période du carnaval, les masques déferlent dans la rue principale du village et vont de café en café, taquinant les passants. L'animation bat son plein les deux derniers week-ends de la période de carnaval. Durant ces soirées, toutes sortes de masques côtoient les *pelûche*. Dans cette grande fête publique qu'est le carnaval, les *patôye* et les *empalyeù* demeurent très prisées par les jeunes gens. Ces coutumes carnavalesques, plongeant leurs racines dans la nuit des temps, continuent à vivre...

LA MISE A MORT DU CARNAVAL

Dernier jour de la consommation de viande, traditionnellement Mardi gras est le jour paroxystique de carnaval. Mais étant donné l'évolution des moeurs et l'impact du temps de travail, il s'est produit un déplacement de ce point culminant sur le week-end, les vendredis et samedis soirs. Mardi gras incarne un dernier sursaut contre les exigences, avant l'entrée en Carême, c'est la nouvelle lune précédant de 40 jours Pâques. Le soir, le carnaval personnifié, la *poutràtse*, mannequin de paille, capturée le dimanche de carnaval, est exhibée puis exécutée en fin de procession. Livré aux flammes, le Carnaval, chargé de tous les instincts et de toutes les passions, meurt. Le carnaval s'achève par la mise à mort de la *poutràtse* sur le bûcher et par la dépose des visagères à minuit sonnant, avant que commence le Mercredi des Cendres. Lui succède l'austérité du carême qui introduit Pâques, symbole du renouveau. Mais bien sûr, le *karnavâ* est lui aussi destiné à renaître, comme l'un des signes du mouvement perpétuel.

LE TABLEAU DU CARNAVAL

Intégré dans le cycle immuable des saisons et des travaux, le carnaval aide à se sentir exister, il porte toutes les marques de la fête traditionnelle et non celles des loisirs ni celles du spectacle de la société moderne. Si le carnaval appartient au patrimoine culturel, il fournit aussi une source d'inspiration pour le groupe d'art traditionnel. À travers la musique et la danse, le groupe d'art traditionnel de l'Arc-en-Ciel présente un pan de son répertoire puisant dans la vie du carnaval. Le tableau présente une scène de vie villageoise, la grande place où les jeunes filles déambulent avec légèreté quand, soudain, surgissent les masques, semant l'effroi.

Aussitôt, les jeunes filles désertent la place, cherchant refuge à l'écart des monstres. Dans le mode de sociabilité de la civilisation traditionnelle, le carnaval permettait aussi au jeune homme d'aborder la belle sous le couvert du masque, laissant aussi toute latitude aux méprises et aux malentendus.

Le groupe de l'Arc-en-ciel a adopté le vêtement d'Évolène que revêtent les invités de la noce pour ses représentations sur scène. Sous le mode de la danse, la scène de carnaval est reprise d'une manière stylisée tant dans la mise en forme que dans les costumes de carnaval, la chorégraphie étant assurée par Eric Vuignier.

Temps de divertissement inclinant à la folie croissante, le carnaval est étroitement lié au christianisme. Sans Carême, Carnaval n'aurait pas de raison d'être. Les jours s'allongent, la vie revient avec le soleil. À Évolène, le carnaval ne se limite pas aux grands jours, toute la période courant de l'Épiphanie au Mercredi des Cendres se déroule sous l'effet d'une vision carnavalesque du monde. Carnaval est doté d'un pouvoir par lequel la mort et la renaissance se renouvellent indéfiniment. Dans ce brassage, le non-sérieux devient aussi sérieux que le sérieux. Le jeu et la fête se révèlent dans leur jaillissement populaire : ivresse et dérision inondent la vie sociale.

Merci de votre invitation à participer à cette édition des Carnavals de montagne et de votre accueil chaleureux en pays d'Aoste, nous en garderons un grand souvenir !

Et nous aimerions aussi que vous conserviez un souvenir de notre carnaval, et c'est avec émotion que j'ai le plaisir de vous remettre un *moûrro dóou lóouk* sculpté par Hugo Beytrison.

Le 12 janvier 2008